

Festival d'Aix. Heureuse résurrection d'« Elena » de Francesco Cavalli, dimanche au théâtre du Jeu de Paume. Palme d'or pour l'ensemble de la distribution et ovation pour le chef Leonardo García Alarcón.

Les arènes de l'amour

Il y a des résurrections heureuses. Celle d'*Elena*, l'opéra oublié de Francesco Cavalli, en fait partie. Le public du Festival d'Aix ne s'y est pas trompé en faisant à l'ensemble de la distribution et à la direction de Leonardo García Alarcón un triomphe mérité. *Elena* est une comédie du désir qui prône, dans la Venise du Seicento, un *carpe diem* sans complexe. Dans un va-et-vient amoureux incessant, on y chante la liberté du plaisir, les affres de l'inconstance, les vertus de la passion et on joue avec une innocence feinte la confusion des genres. Il serait très vain de résumer un livret aussi baroque que la musique. *Elena* est une succession de petits fragments d'un discours amoureux. Dans ce monde dessiné comme une arène, les corps-à-corps charnels provoquent de vraies blessures d'amour qui cicatrisent moins vite que celles infligées à la chair.

Avec treize chanteurs pour vingt-trois rôles, sans compter les participations aux chœurs, il a rarement été alignée sur une scène lyrique une distribution aussi homogène, une telle accumulation de talents. N'en citer que quelques-uns serait faire injustice au reste de la troupe. Alors pourquoi s'en priver ? Les trois contre-ténors, ou plutôt sopranistes (il y a une nuance dans le placement de la



Rarement une distribution aussi homogène aura été alignée. PHOTO MIGUÉ MARRIOTTI

voix et sa puissance), accentuent la confusion des genres. Valer Barna-Sabadus est excellent en Ménélas ambigu et velléitaire, le Brésilien Rodrigo Ferreira est l'impeccable Perithoüs, fougueux compagnon de Thésée. L'Américain Christopher Lowrey fait une très drôle

déesse de la Discorde. On se régale de l'hilarant bouffon Irus du ténor Emiliano Gonzalez Toro. Fernando Guimaraes fait un fort viril Thésée au cœur d'artichaut et Scott Conner, un vénérable Tyndare. Brendan Tuohy et Job Tomé ne démeritent pas avec des rôles plus

restreints. Les dames ne sont pas en reste. On succombe au charme infailible de la Belle Hélène très « vénérienne » d'Emöke Barath, de l'intransigeante Hippolyte de Solenn' Lavanant Linke, on retient le très beau mezzo du Ménésthée travesti d'Anna Reinhold. La Vérité

sort de la bouche tout en nuance de Majdouline Zerari et Mariana Flores en impose aussi bien en Junon qu'en Dioscure Castor. Pour la plupart, anciens élèves de l'Académie européenne de musique, ces jeunes gens assurent la relève du chant lyrique européen et international.

Alarcón incontournable

Grand maître d'œuvre de cette renaissance, l'Argentin García Alarcón est en passe de devenir, à la tête de son ensemble Cappella Mediterranea, l'un des grands chefs incontournables de la planète baroque. À la fois méticuleux dans ses choix musicologiques et libertaire dans son sens de l'interprétation, il distille dans la fosse du Jeu de Paume un nectar musical qui fait passé les trois heures du spectacle comme une lettre à la poste. Même qu'on en redemande !

Pour agiter ce petit monde folâtre, la mise en scène de Jean-Yves Ruf joue la carte du combat amoureux et circonscrit les amants dans une arène tauromachique dessinée par Laure Pichat. Les costumes de Claudia Jenatsch ajoutent une petite touche loufoque entre une Venise de carnaval et une antiquité finement revisitée.

Elena ajoute sa pierre baroqueuse à un Festival qui s'annonce comme une excellente cuvée.

PATRICK DE MARIA